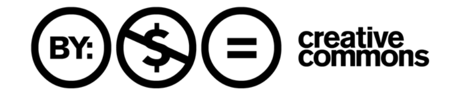



# Conférence de M. Kristofer Schipper

Kristofer M. Schipper





# Religions de la Chine

Conférence de M. Kristofer Schipper
Directeur d'études



## Temples et liturgies de Pékin

Le choix de ce nouveau sujet a été motivé par la demande grandissante, de la part des chercheurs, de pouvoir disposer de renseignements précis et fiables concernant la situation actuelle de la religion chinoise. Afin de pouvoir y répondre, il est tout d'abord indispensable de disposer d'un inventaire des temples et des lieux-saints avec leurs cultes et leurs alliances réciproques à l'époque moderne pré-communiste. Il n'est évidemment pas possible, avec les moyens dont nous disposons, d'envisager l'établissement d'un tel inventaire pour l'ensemble de la Chine ; aussi avons nous opté de limiter notre champ d'investigation à la ville de Pékin.

Pékin est sans doute un des endroits où, dès le début de l'ère républicaine (1912), la répression religieuse a été la plus sévère, mais pour laquelle la documentation sur les cultes et les temples est aussi la plus abondante. On dispose de beaucoup de monographies sur la vie traditionnelle à Pékin, dans laquelle la religion occupait une place très importante. Un important corpus épigraphique a été préservé et partiellement publié. Nous possédons le répertoire des sanctuaires (environ mille) que comptait Pékin en 1920. La ville avait alors à peu près huit cent mille habitants.

Il s'agit maintenant de reconstituer, à l'aide des ces données, les structures liturgiques traditionnelles de la cité. Les enquêtes sur le terrain sont difficiles, puisque beaucoup de temples ont été détruits, tandis que presque tous les autres sont occupés par des bureaux ou des squatteurs. Quatre ou cinq sanctuaires seulement connaissent une certaine activité, mais celle-ci reste limitée quant à l'accès et aux rites autorisés.

Un premier sondage a donné quelques éléments provisoires, pouvant fournir des ordres de grandeur. Nous avons trouvé, pour le début de ce siècle, un total de 948 temples pour l'ensemble de la ville. Celle-ci était constituée, alors, d'une cité intérieure (*neicheng*), une cité extérieure (*waicheng*) et une proche banlieue à l'extérieur des murs (*jiaoqu*). Cette ancienne ville de Pékin n'avait aucun rapport avec le district administratif de la capitale créé après 1949 et qui couvre un territoire beaucoup plus

vaste. Un sondage réalisé en 1957 donna pour ce « grand Pékin » pas moins de 2 720 temples.

La ville intérieure, c'est-à-dire la cité carrée avec le palais impérial et ses environs immédiats, comptait 312 sanctuaires. Ce chiffre comprend, sauf erreur, 166 petits et grands établissements monastiques bouddhistes, 107 temples taoïstes (dont seulement 10 monastères ; les autres étant des fondations laïques), 34 sanctuaires et autels confucianistes, une mosquée, trois églises catholiques et un sanctuaire chamaniste mongol. La « ville extérieure » (*waicheng*), qui se situait au sud de la précédente et qui était de dimensions plus réduites, quoique plus peuplée, comptait 259 sanctuaires, dont 142 bouddhistes, 103 taoïstes, 13 confucianistes et une mosquée. La banlieue *extra muros* avait 369 sanctuaires : 234 bouddhistes, 127 taoïstes et 8 confucianistes.

Ces chiffres demandent à être vérifiés. Ils permettent cependant de saisir une certaine dimension statistique : Pékin avait donc en moyenne un sanctuaire pour huit cents habitants, ou, en comptant quatre personnes par foyer (*hu*), pour deux cents foyers. Le bouddhisme était majoritaire, le taoïsme venait en deuxième place, la proportion étant de trois cinquièmes contre deux cinquièmes. Sauf dans la cité impériale, le nombre de sanctuaires confucianistes était peu élevé. La présence des religions étrangères – christianisme ou islam – se faisait à peine sentir.

Précisons que parmi les établissements bouddhistes on trouvait des grands monastères (*si*) — non seulement pour les différents ordres chinois mais aussi mongols ou tibétains – et un grand nombre d'ermitages (*an*) avec seulement cinq à dix religieux. Bien entendu, on ne trouvait qu'une seule congrégation (*sangha* ; chin. : *senghui*) par monastère. Il n'en était pas de même pour les temples taoïstes. Un petit nombre d'entre eux (44 pour toute la ville, sur un total de 427) étaient des monastères, avec, au maximum, deux cents moines ou nonnes. Les autres temples étaient des fondations laïques, c'est-à-dire qu'ils étaient administrés par des associations, corporations ou guildes (*hui*). Or presque chaque temple taoïste abritait plus d'une association, et certains, comme le grand temple du Pic de l'Est (Dongyue miao) en comptaient plusieurs dizaines. Si les sanctuaires bouddhistes étaient donc plus nombreux que les taoïstes, la proportion était l'inverse pour les groupements (*hui*) constitués. Le bouddhisme comptait un grand nombre de religieux et de religieuses, tandis que la vie associative – celle qui régissait en grande partie la société civile et la vie économique de la cité – était dominée par le taoïsme. Quant au confucianisme : à Pékin sa présence se faisait surtout sentir à travers les sacrifices impériaux, les académies et le système des examens. La ville ne comptait qu'un nombre très limité de temples ancestraux tels qu'on les trouve dans la Chine méridionale. Ceci explique le nombre statistiquement faible des sanctuaires relevant de la religion classique. Il faut cependant tenir compte du fait que dans presque chaque maison on trouvait un tabernacle pour le culte des ancêtres. Les rites et la mentalité confucianistes étaient donc bien plus présents qu'il ne paraît au vu du nombre relativement réduit des sanctuaires.

Bien d'autres précisions devront, et pourront être apportées dans l'avenir. Nous avons ainsi été immédiatement confrontés aux problèmes particuliers occasionnés par la coexistence des « trois religions ». Chacune d'entre elles avait bien sûr son espace politique et social propre dans la cité : le confucianisme dominait les institutions de l'Etat, le taoïsme s'exerçait au sein de la société civile, le bouddhisme jetait un pont entre ces deux pôles de la nation chinoise : il était en même temps le représentant culturel et politique des nations voisines, surtout du Tibet et de la Mongolie, mais aussi de la Corée et même du Japon. Même à l'époque moderne, le bouddhisme continuait donc à jouer son rôle instrumental pour les relations étrangères de la Chine.

La présence des trois religions donnait lieu à des formes liturgiques qui, pour nous, paraissent inhabituelles. Nous savions déjà qu'au sein d'une même famille on pouvait trouver des appartenances à des religions différentes. Dans la famille Jia immortalisée par le grand roman *Honglou meng* (« Le rêve du pavillon rouge »), les hommes qui ont embrassé la carrière officielle célèbrent les cultes du confucianisme, ceux qui sont restés dans la vie privée fréquentent les communautés taoïstes et la grand-mère – la « matriarche » du clan – est une bouddhiste fervente. Cette liberté totale de conscience religieuse, encore courante à l'époque qui nous concerne, ne posait apparemment pas de problème. Bien entendu, un même individu pouvait évoluer au cours de sa vie d'une religion à une autre ; l'appartenance simultanée, pour une même personne, à des religions différentes n'était en revanche pas bien vue.

Sur le plan des institutions, on note une grande perennité dans l'existence des sanctuaires, d'une part, et une relative liberté quant à leurs activités, de l'autre. Un nombre de grands sanctuaires taoïstes et bouddhistes étaient « de fondation ». Ils existaient depuis toujours, souvent bien avant la création du Pékin moderne par les Mongols au début du quatorzième siècle. Certains monastères bouddhistes remontaient même jusqu'au huitième. Leur appartenance n'avait jamais varié. Les tentatives d'annexion de certaines fondations bouddhistes par les religieux taoïstes de l'ordre Quanzhen au treizième siècle avaient eu des suites fâcheuses pour ces derniers. Cette continuité dans l'appartenance n'empêchait nullement une coexistence pacifique au sein de la cité, ni les pratiques de bon voisinage. Des monastères bouddhistes participaient volontiers à la grande procession annuelle du Dieu du Pic de l'Est – une divinité taoïste. Le grand monastère taoïste des Nuages Blancs (Baiyun guan) célébrait annuellement l'anniversaire du Bouddha au quatrième mois lunaire. A certaines fêtes, la concélébration liturgique était de règle. Ceci était notamment le cas pour les grands rites pour le salut des âmes du purgatoire (*pudu*), au septième mois lunaire. Elle était encore plus marquée pour les rites du deuil et du repos de l'âme. Dans les familles aisées de Pékin, les cérémonies privées du deuil étaient conduites selon le cérémonial confucianiste, tandis que les services de requiem étaient faits, souvent simultanément, par des religieux bouddhistes chinois et mongols (lamaïstes) ainsi que par des taoïstes. Il était même courant d'ajouter une quatrième religion en

invitant les mollahs islamiques à venir joindre leurs lectures et prières aux autres. On parlait alors des « rites réunis des quatre religions » (*sijiao fatai*).

Il est remarquable qu'en dépit de cette proximité, on ne constate pas davantage de synchrétisme. Il apparaît dans les mouvements sectaires modernes, qui restent, du moins sur le plan institutionnel, nettement minoritaires. Pourtant, les situations de proximité immédiate ne se limitaient pas aux rites mais s'étendaient au culte des saints.

Pékin comptait pas moins de cinq temples pour Lü Dongbin (Lü, l'Hôte des Cavernes), saint taoïste, chef des Huit Immortels et patron de nombreux arts et métiers. Il était en outre vénéré à titre secondaire dans un grand nombre d'autres sanctuaires de la ville, notamment au Temple du Pic de l'Est (Dongyue miao). Parmi les temples principaux, deux paraissent avoir été particulièrement célèbres. Le premier avait pour nom officiel Temple de la Paix Eternelle (Yong'an gong) mais fut appelé couramment « le sanctuaire du Seigneur Lü (Lügong tang). Situé dans le coin sud-ouest de la cité intérieure au bord d'une petite rivière, la Baozi he, le temple fut construit en 1465 (stèle par Gu Bingjian de 1613, mentionnée par *Beiping miaoyu beike mulu* de Zhang Jiangzhai et Xu Daoling 1936 : 14 et résumé dans *Rixia jiuwen kao* 46.2b). Le temple était considéré comme un lieu privilégié pour les rêves. On y trouvait des lits en bois sur lesquels les candidats aux examens impériaux (le lieu des examens était tout proche) allaient passer la nuit pour se préparer spirituellement aux épreuves qu'ils devaient subir. Les candidats logeaient dans les monastères bouddhistes dans les environs. Le sanctuaire fut rattaché, pendant un certain temps, à un monastère taoïste, le Taiqing gong. Au commencement de l'ère républicaine, le gouvernement de Pékin confisqua le temple pour y loger le bureau du télégraphe. Le culte de Lü Dongbin y subsistait toutefois et gagnait même une nouvelle réputation, mais pour les guérisons. Logé dans un petit annexe de son ancien temple, Lü Dongbin dispensait, tout au long de la première moitié du vingtième siècle, des ordonnances par voie divinatoire, ce qui, accessoirement, fit la fortune des herboristes voisins. Cette situation dura jusque dans les années cinquante. Après le transfert du bureau du télégraphe, le temple fut squattérisé, puis récemment détruit.

L'autre célèbre sanctuaire pour Lü Dongbin se trouvait dans la cité extérieure, dans le célèbre quartier de Liulichang. De dimensions plus modestes, il dut sa popularité à la proximité des restaurants et des maisons de plaisir situés au sud de la porte Qianmen, puisque Lü est également vénéré par les courtisanes. Les jours de fête du saint fournissaient l'occasion au petit peuple de Pékin de voir de près ces femmes célèbres dont la réputation était jadis égale aux vedettes d'aujourd'hui. Condamné à disparaître dans les projets de remaniement urbain dès les années vingt, ce petit temple existait encore en 1949, mais a été détruit depuis.

Le grand monastère taoïste des Nuages Blancs, situé *extra muros* au sud-ouest de la ville, abrite également un sanctuaire pour le grand immortel. Existant depuis l'époque Ming, il fut restauré en 1887 grâce à un don

généreux d'une princesse mandchoue (stèle de 1887 par Gao Rentong, prieur du monastère). Avec la réhabilitation récente du Baiyun guan, le sanctuaire a pu rouvrir ses portes et est, à l'heure actuelle, un des lieux de prière les plus fréquentés de la capitale.

Lü Dongbin nous fournit donc un bon exemple de la grande polyvalence des cultes populaires, attirant des dévots de toutes les couches de la société ainsi que des différentes ethnies en présence à Pékin.

Une fois arrivés au Baiyun guan, nous en avons profité pour étudier l'histoire de cet important centre taoïste. L'examen des documents épigraphiques nous a convaincu que cette histoire est assez différente de ce que l'on a pu penser. Le Baiyun guan n'a point été, dès le départ, un grand monastère de l'ordre Quanzhen, mais trouve ses origines, une fois de plus, dans la dévotion populaire. En effet, le temple s'est développé par étapes autour de la sépulture du patriarche Qiu Chuji. Lorsque celui-ci mourut à Pékin en 1227, il fut enterré à l'extérieur des murs et un culte populaire se développa aussitôt autour de sa tombe. Les religieux de l'ordre Quanzhen y installèrent alors un petit ermitage appelé Baiyun guan. Le bâtiment de cet ermitage fut détruit lors des troubles de la fin de l'époque mongole. Au début de la nouvelle dynastie des Ming, l'ordre Quanzhen perdit beaucoup de son importance, mais la dévotion populaire restait fidèle au souvenir du saint. Ce n'est qu'au quinzième siècle que le Baiyun guan fut restauré, grâce à l'initiative des Maîtres Célestes de l'ordre Zhengyi, alors très influents à la cour. Le nouveau Baiyun guan fut conçu comme un centre de formation religieuse pour tous les ordres taoïstes, rôle qu'il a gardé jusqu'en 1949 et qu'il retrouve aujourd'hui. Ses premiers prieurs étaient des maîtres Chengyi. Le Baiyun guan ne revint à l'ordre Quanzhen que vers la fin du seizième siècle, et l'école Longmen de cet ordre ne s'y installa qu'à partir du début du dix-septième. L'étude du Baiyun guan nous fournit l'occasion de préciser un grand nombre de points concernant l'histoire et l'organisation de l'ordre Quanzhen. Elle nous amena ensuite à nous intéresser à cet autre grand établissement taoïste de la capitale, si différent à bien des égards : le Temple du Pic de l'Est (Dongyue miao), situé à l'est de la cité, à quelques kilomètres à l'extérieur de la porte Chaoyang men. Cette recherche se poursuivra durant l'année 1992-1993.

*Elèves, étudiants et auditeurs assidus* : F. Allio, I. Ang, M. Archambault, A. Arrault, P.Bentley-Koffler, Br. Berthier, S. Brunet-Jailly, M. Bujard, S.-S. Chen, M. Chemouny, J. Desperrois, J.-H. Dong, V. Durand-Dastes, L. Fang, P. Fava, O. Faucher, X. Feng, M. Gauquelin, M. Girard-Geslan, C. Gyss-Vermande, Z.-H. Jia, G. Jian, H.-J. Kim, S. Koffler, V. Lanfant, C. Laurenti, Y.-J. Lee, C.-K. Lu, H. Menissier, C. Mollier, C. Morgan, S.-M. Paget, Fr. Picard, O. Rodel, L. Skar, W.-T. Shum, A. Spangemacher, N. Strevinou, C.-M. Sun, C.-Y. Wang, Fr. Wang, H.-B Yang, Y.-X. Zhang.

**Publications du directeur d'études**

• « Le culte de l'immortel Tang Gongfang. » *Cultes populaires et sociétés asiatiques*, Alain Forest, Yoshiaki Ishizawa et Léon Vandermeersch, eds. L'Harmattan, Paris, 1991 : 59-72.

• C.R. de Chen Yuan, *Daojiao jinshi lue*, édité par Chen Zhichao et Zeng Qingying, Pékin 1988. In *T'oung Pao* 76, 4-5. 1990 : 328-332.

• Préface à Maurice Louis Tournier, *L'imaginaire et la symbolique dans la Chine ancienne*. L'Harmattan, Paris 1991.

**Autres activités du directeur d'études**

• Directeur de l'Institut des hautes études chinoises du Collège de France (depuis novembre 1989).

• Directeur du Centre de documentation et d'étude du taoïsme de l'Ecole pratique des Hautes Etudes.

• Co-organisation du Colloque franco-japonais : « L'adaptation du bouddhisme aux cultures locales. » Paris, Collège de France, 23-28 septembre 1991 (avec Gérard Fussman).

• Co-organisation du Colloque international : « Temps et espace dans les échanges scientifiques et culturelles entre la Chine et l'Europe aux XVII[e] et XVIII[e] siècles. » Paris, Fondation Hugot du Collège de France, 12 au 19 octobre 1991 (avec Jacques Gernet).

• Participation au congrès de l'Association internationale d'histoire des religions (IAHR) à Pékin, 4-10 avril 1992. Communication : « Liturgical Structures of Old Beijing. »

• Participation au Colloque international sur l'histoire de la sinologie européenne, organisée par la Fondation Chiang Ching-kuo. Taipei, 16-23 avril 1992. Communication : « The History of Taoist Studies in Europe. »